Les royautés du crime. Entre mythe et réalité

L'image d'un roi des brigands, qui continue d'encombrer l'imaginaire collectif de nos contemporains, des contes pour enfants à la littérature classique, en passant par le cinéma, témoigne d'une étonnante pérennité. Son inspiration puise toujours dans l'intarissable abîme d'un Moyen Âge noir, montré comme le règne du désordre et de la violence.

Au-delà du cliché, cette représentation, populaire ou littéraire, se rattache à une tradition médiévale, qui exploite le titre royal sans complexe ni tabou. Toutefois, une spécificité caractérise l'apparition des princes du crime, qui s'accompagne d'une autre construction, celle d'une véritable mythologie des royaumes de l'ombre. Or, après avoir pris pour écu comptant les sources de l'époque, on a longtemps insisté sur la force du motif littéraire¹ mais n'a-t-on pas négligé de rechercher entre ces deux hypothèses un quelconque fondement historique, une éventuelle pratique sociale que ces représentations auraient pu suggérer?

Il faut d'abord partir d'un constat. Entre le milieu du XV^e siècle et les premières années du XVI^e siècle, les documents judiciaires et administratifs font mention de rois censés régner sur des organisations criminelles, parmi lesquels le «roi de la Coquille», dénoncé lors du procès qui s'est tenu à Dijon en 1455, reste sans conteste le plus célèbre².

Un premier état des lieux sur ces «royaumes à l'écart» s'impose avant d'en tenter une interprétation et leur mise en perspective avec le contexte singulier de la fin du Moyen Âge. Celui où, dans le cadre de la pacification du royaume, les autorités publiques (princières et municipales) affirment leur volonté de lutter contre le crime organisé et le brigandage. Ce premier examen appelle des interrogations d'autant plus nombreuses que les témoignages sont rares, laconiques et toujours indirects. Le principe monarchique n'est-il qu'un modèle de déchiffrement de l'infra-société? En d'autres termes, quelle est la part du mythe et celle des usages sociaux? Enfin, l'émergence de ces royautés du crime peut-elle être mise en rapport avec la peur des bandes organisées, qui semble s'exacerber à partir de la seconde moitié du XV^e siècle³?

L'image d'un royaume à l'abandon, livré en proie aux bandes de brigands est récurrente depuis le XV^e siècle, des écrits humanistes⁴ jusqu'aux doléances des états en

¹ Voir en particulier, Roger CHARTIER, *Les élites et les gueux. Quelques représentations (XVI^e–XVII^e siècle)*, dans: *Revue d'histoire moderne et contemporaine* 21 (1974), p. 376–388; ID., *La monarchie d'argot entre mythe et histoire*, dans: *Les marginaux et les exclus dans l'histoire*, Paris 1979, p. 275–307.

² Dijon, ACO, B II 360/6, fol. 1r.

³ Sur les mentions de bandes, voir Valérie TOUREILLE, *Vol et brigandage au Moyen Âge*, Paris 2006, p. 181–182.

⁴ Voir par exemple Nicolas DE CLAMANGES, «De lapsu et reparacione justitiae», *Opera Omnia*, éd. par John M. LYDIUS, Lyon 1613.

passant par l'ordonnance cabochienne⁵. Dans le même temps se multiplient dans les sources littéraires et judiciaires des allusions à des modèles hiérarchiques adaptés aux sociétés du crime, ou à ce qui est perçu comme tel. Le plus emblématique est indubitablement le modèle monarchique. Celui-ci renvoie fréquemment aux exemples de »chefs de bande«, affublés du titre de roi. Ces »dignitaires« sont censés dominer d'étranges sujets, voleurs ou mendiants, ou les deux à la fois.

Ainsi apparaît, en 1449, une bande de *caymans*⁶ sous la plume du Bourgeois de Paris, à l'occasion d'un procès qui fit grand bruit dans la capitale. L'émotion est proportionnelle à la gravité des faits reprochés. Un couple est soupçonné d'avoir organisé des enlèvements d'enfants, accompagnés de sévices et de mutilations:

En ce temps furent prins caymens, larrons et meurtriers, lesquels par jehaine ou autrement confesserent avoir emblé enfens, a l'un avoir crevé les yeulx, à autres avoir coppé les jambes, aux autres les piez et autre maux assez et trop⁷.

Le chroniqueur évoque une ébauche d'organisation, où les femmes, installées dans la place, sont chargées de repérer les enfants susceptibles d'alimenter leurs entreprises criminelles:

Et estoient femmes avec ces murtriers pour mieulx decevoir [amadouer] les peres et les meres et les enfens, et demouroient logez es hostelz trois ou quatre jours, et quant ils veoient leur point, en plein marché, pais ou ailleurs, ils embloient ainsi les enfens et les martiroient⁸.

Un couple se distingue au sein du groupe, partiellement démantelé lors du procès de 1449: *Item aucuns desdiz caymens qui estoient de la compagnie d'iceulx devant ditz furent mis en prinson, car on disoit qu'ilz avoient fait ung roi et une royne par leur dérision⁹.*

Sous couvert de la commune renommée, le Bourgeois de Paris introduit ainsi l'idée d'une monarchie du crime, dominée par un couple royal, ce qui est un modèle peu fréquent. La suspicion d'organisation criminelle paraît alors renforcée par l'attribution de cette dignité impropre.

Friand d'anecdotes judiciaires édifiantes, le Bourgeois apparaît à la fois comme un témoin et un catalyseur de l'opinion publique parisienne¹⁰. Cette représentation sociale du crime organisé n'est pourtant pas reprise par d'autres chroniqueurs contemporains,

⁵ Alain COVILLE (éd.), L'ordonnance cabochienne (26–27 mai 1413), Paris 1891, p. 178.

⁶ Le terme de *caymans* vient de *caymander* (quémander). Le terme est ici péjoratif, il s'agit donc de faux mendiants.

⁷ Alfred TUETÉY (éd.), Journal d'un bourgeois de Paris, Paris 1881, p. 389.

⁸ Ibid. Sur les enlèvements d'enfants et la rumeur, voir Arlette FARGE, Jacques REVEL, Logiques de la foule. L'affaire des enlèvements d'enfants, Paris 1750, Paris 1988.

⁹ TUETÉY (éd.), Journal d'un bourgeois (voir n. 7), p. 389–390.

¹⁰ Le caractère exceptionnel de l'affaire est, selon lui, encore renforcé par la mise à mort d'une femme par pendaison, cf. *ibid.*, p. 390.

à l'instar de Jean Chartier, qui dans sa «Chronique» souligne le caractère singulier de l'affaire sans lui prêter de motif monarchique¹¹.

Les archives judiciaires du parlement criminel, qui porte la trace du procès, ne font nullement mention de ce soi-disant couple royal. Le procès-verbal a enregistré le nom de deux individus: l'un nommé Jean Barril et l'autre Étienne Terrier, réputés comme des délinquants endurcis, à l'occasion violents, mais sans les placer à la tête d'une quelconque monarchie décalée¹².

Pourtant, si l'image du roi des voleurs et des mendiants n'est pas omniprésente, elle appartient désormais à l'outillage mental des contemporains, pour traduire une obsession, celle du crime organisé.

C'est sans nul doute l'affaire des coquillards qui en offre le meilleur exemple, parce qu'il en est aussi le spécimen le plus achevé. Le cas fut révélé lors du fameux procès des coquillards qui s'est tenu à Dijon en 1455. Or, en préambule de l'instruction, le procureur Rabustel introduit d'emblée l'hypothèse d'un royaume parallèle du crime, gouverné par le roi de la Coquille: *Lesquels comme l'en dit, ont ung Roy, qui se nomme Roy de la Coquille*¹³. Le magistrat enregistre ainsi comme une preuve à charge dans la procédure la *fama publica*, la renommée publique, qui rattache la dangerosité du groupe criminel à son organisation supposée.

Cependant, si la *mala fama* du groupe est rapportée par les différents déposants, aucun ne mentionne la prétendue hiérarchie d'un roi de la Coquille. Le seul individu de la bande dont le procureur a obtenu les aveux, Dimanche le Loup, n'abonde pas non plus dans ce sens. Celui-ci se contente de reconnaître qu'un certain Nicolas Le Besgue, aux identités multiples, joue tout au plus un rôle prééminent dans l'organisation de leurs activités criminelles.

Dimanche le Loup évoque en revanche un autre modèle hiérarchique, qui tient davantage du schéma confraternel, au sens professionnel du terme. Il y a des maîtres (les *fins de la Coquille*) et des apprentis (les *gascâtres*) dans l'art du vol. Le délinquant prête encore un autre surnom, qui pourrait cette fois renvoyer au modèle familial, et qui tendrait à distinguer l'un des chefs: celui de *père conducteur*. Ce *père conducteur*¹⁴ apparaît, en fait, comme une sorte d'intermédiaire dans le réseau des coquillards: *es foires, marchiez et aultres lieux de Bourgogne*.

Hiérarchisé ou non, le groupe possède indéniablement un minimum d'organisation, avec des codes et un langage propre (l'argot), qui le distingue du commun. L'attribution d'une royauté transposée introduit quant à elle une nouvelle grille de lecture pour appréhender le phénomène des bandes criminelles, car d'autres sources contemporaines témoignent de l'intégration rapide de ce modèle.

L'affaire révélée en 1459 par le procureur de Saumur témoigne de l'existence d'une autre secte de la crocheterie, qui présente quelques variantes sur le thème de la préémi-

¹¹ Jean CHARTIER, *Chronique française*, éd. par Auguste VALLET DE VIRIVILLE, t. 2, Paris 1858, p. 67–69.

¹² Paris, AN, X2a 25, fol. 34v–36v (1449).

¹³ Dijon, ACO, B II 360/6, fol. 1r. Il pourrait s'agir d'un dénommé Tartas, cf. *ibid.*, fol. 13r.

¹⁴ Regnaud Dambour, cf. *ibid.*, fol. 4r.

nence hiérarchique, mais dont les ramifications avec la Coquille sont ambiguës. Dans une lettre qu'il adresse au président de la chambre des comptes d'Anjou, le procureur évoque le cas: *Touchant deux prisonniers qui sont crocheteurs estans es prisons de Saumur*¹⁵.

Une seconde lettre toujours adressée au président de la chambre des comptes précise que: *On dit en ceste ville que vous avez le Grant Caym de la crocheterie. Vous le saurez mieulx entre cy et quinze jours que ceulx qui en parlent. Monseigneur le procureur en dit raige de ce qu'il en a sceu*¹⁶.

Quelques années plus tard, le 16 avril 1464, un autre document administratif signale à Jean Bourré, maître des comptes du roi et homme de confiance de Louis XI, l'existence d'une bande cette fois installée dans le Midi:

*C'est la plus grant deablerie dont vous oystes oncques parler: c'est d'une secte de crocheterie, la plus terrible qui oncques fut trouvée. Il y a ung roy, ung connestable et plusieurs notables officiers. Monseigneur de Clermont [...] a fait prendre le Connestable et n'est riens qu'il ne die. Il a encusé le Roy et bien jusques a iiij^e autres dont il y a gens de toutes sortes. Le roy est prins et es mains du cardinal d'Avignon. Monseigneur de Clermont en a ja fait prendre v ou vj et tient toujours le Connestable qui fait rage de dire de belles choses. [...] Ilz ont ung jargon que autres n'entendent [...] Il y avoit six d'entre eulx depputez a vendre les butins. Il se treuve qu'ilz ont robé puis ung an ença plus de iiij^m marc d'argent en églises et mis les reliques en fumier et tels lieux*¹⁷.

Ce document administratif reprend la même crainte inspirée par les bandes criminelles, que l'on suppose toujours structurées. Celle-ci est, dit-on, directement inspirée par le diable, lequel dicte d'ailleurs les vols sacrilèges opérés par les délinquants.

La présentation de la bande rejoint celle qui avait été faite pour les coquillards, avec une variante: la présence d'officiers autour du roi. Le rapport insiste sur la solidarité de la bande, qui tenterait par son réseau de recel de rassembler assez d'argent pour obtenir contre le paiement d'une amende la libération de son chef:

*Le pris de l'argent est v escus du marc, et croy se trouveront les changeurs en aucunes bonnes villes qui les achetoient et se y pourra trouver des amendes pour le Roy. Je vous en advise principalement pour lui en parler, afin que se on lui demande des amendes, il ne lui plaise en donner nulles*¹⁸.

Peu de détails filtrent sur l'organisation du groupe, mais les similitudes sont nombreuses avec les coquillards: une hiérarchie, sinon une spécialisation criminelle entre les membres de la bande, soudés par un jargon commun. Tout cela témoigne-t-il d'une adhésion des élites à un même modèle de représentation?

Une autre bande criminelle se distingue dans le Paris des premières années du XVI^e siècle. Elle est mentionnée par l'avocat Nicolas Versoris dans son «*Livre de raison*» à la date de 1522. Il évoque, là encore, la rumeur (le *grant bruit*) qui règne à Paris, au

¹⁵ Paris, AN, P 13347, fol. 55v (4 juillet 1459).

¹⁶ Ibid.

¹⁷ Paris, BNF, ms. fr. 20.600, n° 53 (16 avril 1464).

¹⁸ Ibid.

sujet d'un réseau de crocheteurs: *Qui en grant nombre estoient, avoient esleu et crée ung roy ou ung capitaine*¹⁹. Si une structure hiérarchisée est prêtée à cette bande, l'avocat hésite sur la qualification dérisoire, royale ou militaire, de celle-ci. Simple traduction de la rumeur, avec l'imprécision qui peut l'accompagner? Ou le caractère secret que la bande est censée posséder?

Au même moment, le continuateur du Bourgeois de Paris prête encore une fois le modèle monarchique à la bande des *Mauvais garçons*, qui écume l'Auvergne, le Bourbonnais, le Limousin et le Poitou: *Et fut intitulé le Roy Guilloit*²⁰ *et avoit trésoriers généraulx, admiral et autres qui contrefaisoient et donnoient telz noms: et luy on l'appelloit le Roy*²¹.

Le titre de roi peut également être prêté à ceux que la légitimité politique a mis hors-la-loi. C'est le cas particulier que l'on rencontre en Normandie, pendant l'occupation anglaise au XV^e siècle. Ainsi est signalé un »roi des champs« en 1442. Toutefois, il convient d'abord de souligner que le terme de »brigand«, ne recèle pas encore une consonance strictement criminelle, ensuite que le titre de roi qui est alors attribué correspond certes à un chef, mais qu'il s'agit d'une bande beaucoup moins structurée que celles qui ont déjà été évoquées, aux ambitions distinctes également, même si les activités criminelles n'en sont pas exclues.

C'est un document comptable, qui nous apprend que vingt livres ont été payées à un écuyer de la garnison d'Harcourt *pour le récompenser des frais, mises et despens qu'il a fais a prendre par force d'armes ung soy disant Roy des champs [...] comme pour droit [...] d'avoir livré a justice le corps d'icelui adversaire*²².

Certes, la récompense est supérieure à la prime habituelle (six livres), mais il existe des primes plus importantes pour la capture d'autres résistants réputés, nullement gratifiés du titre de roi.

Si l'on s'attache aux attributions monarchiques des chefs de bandes criminelles, il faut souligner que le modèle royal n'est pas exclusif. L'on y rencontre parfois le modèle religieux, à l'exemple de Savary de Beaulieu, poursuivi par sa *male renommée*, qui se voit doté du surnom d'*abbé des malproffitants*²³. Cette volonté d'analyser

¹⁹ Gustave FAGNIEZ (éd.), *Livre de raison de M^e Nicolas VERSORIS, avocat au Parlement de Paris, 1519–1530*, Paris 1885 (Extrait des Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Île-de-France, 12), p. 37.

²⁰ Il s'agit de Guillaume de Montléon.

²¹ Ludovic LALANNE (éd.), *Journal d'un Bourgeois de Paris sous le règne de François I^{er} (1515–1536)*, Paris 1854, p. 168 (année 1523).

²² Chambre des comptes, dépôt du greffe n° 27783, Dom Lenoir, V. 27, p. 125: manuscrit sur l'histoire de la Normandie (voir Paris, AN, 104, Mi 1 et suivants: document du XV^e siècle). La somme semble logiquement conditionnée à la réputation de la bande et à l'importance de sa sphère d'action. En 1441, deux anglais (Richard Goud et Thomas Ecton) touchent deux cents livres tournois chacun pour avoir pris un *cappitaine de brigans* et plusieurs de ses hommes: Londres, BL, Add. Charters, n° 11717 et 12114; Paris, BNF, ms. fr. 26.068, n° 4243. Voir Roger JOUET, *La résistance à l'occupation anglaise en Basse-Normandie (1418–1450)*, dans: *Cahiers des Annales de Normandie* 5 (1969), p. 44.

²³ Paris, AN, X2a 25, février–avril 1449, fol. 41–46; Frédéric REIFFENBERG (éd.), *Mémoires de Jacques du Clercq*, Bruxelles 1823, p. 210–211. On peut ajouter, néanmoins, que les titres de »roi« et d'»abbé« figuraient aux côtés de celui de »prince«, des titres qu'utilisaient les associa-

l'altérité sociale à travers des modèles hiérarchiques, ou l'incapacité de l'appréhender autrement, explique sa projection sur d'autres groupes sociaux, interlopes ou suspects, comme le montre la description des bohémiens par le Bourgeois de Paris en 1427, dépeints comme une société aristocratique avec ducs et officiers²⁴.

Pour autant, les mots ne trahissent-ils aucun usage social? Ceux-là ne renvoient-ils qu'à des modèles rhétoriques et archétypaux? Le présent recueil témoigne de l'existence d'autres monarchies – dérisoires, professionnelles, ou plus largement institutionnelles – jusqu'à la fin du Moyen Âge²⁵. La mythologie des monarchies du crime s'en inspire-t-elle? Il convient d'abord de revenir sur le contexte de leur émergence dans les sources à partir du milieu du XV^e siècle. Les bouleversements engendrés par la guerre ont assurément suscité des inquiétudes, encore renforcées par un climat d'insécurité, qui s'est prolongé bien au-delà des conflits. Les excès provoqués par les hommes de guerre licenciés, en particulier, ont nourri l'angoisse récurrente d'une violence collective. Or, cette crainte s'est jointe au même moment à l'inquiétude née de la plus grande concentration d'une population pauvre dans le centre des villes, perçue comme potentiellement dangereuse.

Ceux que l'on commence à désigner comme mauvais pauvres, les faux mendiants, sont assimilés sans distinction à de véritables délinquants²⁶. Le meilleur exemple se trouve sous la plume du Bourgeois de Paris, qui réunit *caymans* et voleurs dans l'affaire des enlèvements d'enfants de 1449. On retrouve un autre syncrétisme criminel avec le cas du *grand Caym* de la crocheterie à Saumur, désigné comme le chef d'un réseau de cambrioleurs. Il est d'ailleurs intéressant de souligner que les mentions de monarchies criminelles ont d'abord été rapportées au Moyen Âge au monde du vol. Ce n'est pas fortuit. C'est là que se concentrent la crainte d'une prolifération de multirécidivistes et la peur de leur organisation en réseau, en contre-société.

Il faut reconnaître qu'au Moyen Âge les communautés se pensent difficilement en dehors de toute structure organisée, préconçue. Ainsi, parmi les modèles hiérarchiques, connus et reconnus, celui de la monarchie a souvent été utilisé, transposé ou inversé par toutes sortes de groupes sociaux. Reste à savoir si ce modèle a été projeté sur les

tions de jeunes ou certaines sociétés joyeuses, qui se manifestaient, elles aussi, parfois très violemment, voir Natalie Zemon DAVIS, *The Reasons of Misrule. Youth Groups and Charivari in Sixteenth Century France*, dans: *Past and Present* 50 (1971), p. 41–75.

²⁴ TUETÉY (éd.), *Journal d'un bourgeois* (voir n. 7), p. 219. Voir aussi pour l'exemple de Francfort-sur-le-Main, avec Christian KLEINERT, Pilger, Bettler, edle Herren. *Frankfurter Spuren zum Leben der Roma im 15. Jahrhundert*, dans: Heribert MÜLLER (dir.), » ... Ihrer Bürger Freiheit«. *Frankfurt am Main im Mittelalter. Beiträge zur Erinnerung an die Frankfurter Mediaevistin Elsbet Orth*, Francfort/M. 2004, p. 197–229.

²⁵ Il existe un roi des merciers et un roi des cordonniers à Paris dès le XIII^e siècle. Le cas des associations professionnelles introduit parfois des ambiguïtés. À l'exemple de ce roi des merciers rencontré à Paris en 1484, que l'on accuse d'être à la tête d'un réseau de receleurs. S'agit-il d'un surnom dérisoire ou de la distinction professionnelle reconnue? Paris, AN, X2a 57, 20 mars 1484.

²⁶ Pour le nouveau regard porté sur les pauvres: Jean-Claude SCHMITT, *Mort d'une hérésie. L'Église et les clercs face aux béguines et aux béghards du Rhin supérieur du XIV^e au XV^e siècle*, Paris 1978, p. 175.

bandes criminelles, plus ou moins formelles, où s'il a été intégré par les intéressés eux-mêmes? À la fin du XV^e siècle, les faux mendiants et les sorciers sont venus rejoindre les voleurs dans l'univers fantasmé de la marginalité dangereuse. Cet élan voit d'ailleurs naître le motif du sabbat des sorcières, qui est construit également comme un univers structuré et inversé²⁷. C'est le moment où les élites de la première modernité se piquent d'inventorier ce qu'elles pensent en termes d'infra-société²⁸. Elles dressent alors une véritable taxinomie de ceux qui sont censés peupler les marges tout en singeant les règles de la société.

Ces modèles de contre-sociétés donnent également lieu, dès les premières années du XVI^e siècle, à une sorte de littérature de la filouterie: les miroirs de gueuserie. Dans le domaine littéraire, la poésie n'est pas en reste, qui reprend sur le thème du testament, en vogue à la fin du Moyen Âge, l'image d'un *roi des truans*:

*Mon pourpoint tout neuf coutonné,
Qui ne m'a servi que neuf ans,
J'ordonne et veulx qu'il soit donné, au Roy des pellerins passans,
Lesquels on appelle truans
Ou coquins*²⁹.

Toutefois, c'est le règne des gueux qui s'impose comme modèle à partir du XVI^e siècle, dont la meilleure description revient au «*Liber vagatorum*». Celui-ci énonce une classification des faux mendiants, les codes d'un langage secret et son dictionnaire: celui du *Rotwelsch*³⁰. Là, les coquillards sont désignés comme des mendiants, des faux pèlerins: *Moitié chiens, moitié chats, moitié bons, moitié méchants, méchants pour la plupart*³¹. D'ailleurs, au XVI^e siècle, le modèle monarchique devient presque exclusif du monde des faux mendiants et/ou des argotiers. Au XVII^e siècle, l'évolution est consommée. Henri Sauval, dans son «*Histoire et recherches des antiquités de la ville de Paris*», écrit ainsi au chapitre des faux mendiants:

Ils sont tant qu'ils composent un gros royaume: ils ont un roi, des lois, des officiers, des États, et un langage tout particulier. Les écoliers débauchés en ont jeté, à ce qu'on dit, les premiers fondements, ayant associé avec eux des gueux, des coupeurs de bourses et des voleurs. Ils se rendirent fort puissants; quoique depuis les voleurs s'en soient retirés³².

²⁷ Martine OSTERERO, Agostino PARAVICINI BAGLIANI, Kathrin UTZ TREMP (éd.), *L'imaginaire du sabbat*, édition critique des textes les plus anciens (ca. 1430–ca. 1440), Lausanne 1999.

²⁸ Hervé MARTIN, *Mentalités médiévales (XI^e–XV^e siècle)*, t. 1, Paris 1998, p. 439–440.

²⁹ Le grand Testament de Taste vin, Roy des Pions, éd. dans: Anatole DE MONTAIGLON (éd.), *Recueil de poésies françaises des XIV^e et XV^e siècles*, t. 3, Paris 1855–1856, p. 80.

³⁰ «*Rotwelsch*» désigne à la fois ceux qui parlent une langue incompréhensible et qui choisissent de vivre sans travailler.

³¹ Paul RISTELHUBER (éd.), *Liber vagatorum. Le livre des gueux*, Strasbourg 1862, p. 25. L'ouvrage fut rédigé par Sébastien Brant ou par un moine franciscain, Thomas Murner; André STEIN, *Écologie de l'argot ancien*, Paris 1974.

³² Henri SAUVAL, *Histoire et recherches des antiquités de la ville de Paris*, t. 1, Paris 1724, p. 513.

Il y décrit encore celui qui est censé régner sur le royaume des gueux: le grand coësre ou le roi des Thunes, qui se déplace dans une charrette tirée par deux grands chiens. Le royaume comprend des sujets, eux-mêmes distribués en douze classes de faux men-diants distingués par leurs attributs. Sauval donne alors au XVII^e siècle la représentation la plus achevée du royaume d'argot comme contre-société ou contre-État, dont la littérature et Victor Hugo en particulier se sont largement inspirés au XIX^e siècle.

A contrario, dès le XVI^e siècle, la représentation attribuée aux voleurs et aux coupeurs de bourses se rapporte de plus en plus souvent aux descriptions d'un modèle corporatif, avec maître et compagnons, qui comprennent encore chefs d'œuvres et partage des zones criminelles. C'est l'exemple que donne le continuateur du »Journal d'un Bourgeois de Paris« sous le règne de François I^{er} à la date de 1526 marquée par l'arrestation d'un *nommé Nicolas [...] qui estoit maistre des voleurs* dans la capitale³³.

Si la prégnance d'un modèle culturel est incontestable – ce qu'avait d'ailleurs souligné Roger Chartier³⁴ –, celui-ci n'est pas seulement le fait d'élites pensantes qui l'auraient artificiellement plaqué sur une autre réalité sociale. Ce modèle hiérarchique, en l'occurrence royal, est un modèle social partagé par tous. Si la rumeur témoigne indirectement de ces monarchies dérisoires, cela n'exclut nullement l'appropriation possible de ce modèle par un groupe délinquant. D'ailleurs, les textes rendent parfois l'initiative aux criminels eux-mêmes: qui pour certains *avoient esleu et crée ung roy*³⁵, tandis que d'autres *avoient fait ung roi et une roynne par leur dérision*³⁶. Il est vrai que les sources médiatisent toujours le phénomène.

Enfin, la notion de marginalité doit être nuancée, car ceux-là mêmes qui tirent profit du crime adoptent des hiérarchies intégrées, à l'instar d'autres associations qui transposent ou inversent le modèle monarchique. D'ailleurs, dans la configuration criminelle, cette hiérarchie est-elle réellement moquée? Les monarchies du crime ont la force d'une autorité manifeste. Le roi de la Coquille, sans trône ni couronne, n'est pas un roi moqué. Les coquillards, soudés par la loi du silence, sont soumis à la légitimité d'un chef reconnu et craint. De la même manière, le roi des crocheteurs dénoncé à Louis XI en 1464 peut compter sur la solidarité du groupe pour lui éviter les rigueurs de la justice.

Dans une société intégrée comme celle du Moyen Âge, les élites perçoivent volontiers ces bandes comme de véritables contre-sociétés, nécessairement structurées et hiérarchisées. Les enjeux coercitifs n'en sont sans doute pas exclus. Toutefois, si la représentation du royaume peut apparaître comme une grille de lecture privilégiée pour appréhender et corriger l'altérité sociale, le modèle monarchique n'est pas seulement le fruit d'une construction mentale. C'est un modèle dont la société médiévale use par tradition, n'hésitant pas à l'occasion à le tourner en dérision³⁷. Aussi doit-il paradoxa-

³³ LALANNE (éd.), *Journal d'un Bourgeois* (voir n. 21), p. 271.

³⁴ CHARTIER, *Les élites et les gueux* (voir n. 1).

³⁵ FAGNIEZ (éd.), *Livre de raison* (voir n. 19), p. 37 (année 1522).

³⁶ TUETEY (éd.), *Journal d'un bourgeois* (voir n. 7), p. 389–390 (année 1449).

³⁷ Même si aucune allusion n'est faite aux monarchies dérisoires, voir: Élisabeth CROUZET-PAVAN, Jacques VERGER (dir.), *La dérision au Moyen Âge. De la pratique sociale au rituel politique*, Paris 2006.

lement nous conduire à tempérer la part de marginalité de ces délinquants qui s'en voient parés.

À leur manière, ces criminels professionnellement ont témoigné d'une forme d'intégration (et ce n'est pas la seule), à la fois par la nécessaire reconnaissance du groupe et par l'attribution éventuelle d'un modèle social et politique traditionnel.

À ce titre, le modèle monarchique figure comme une représentation intégratrice.